

Signature du gui et Je-humain *Renatus Derbidge*

Le gui est à la fois étranger et familier. Beaucoup d'êtres humains ressentent une connexion intime avec lui. Renvoie-t-il à l'être humain lui-même ? La connaissance du gui est-elle connaissance de soi ? S'occuper de son essence et de ses vertus semble nous renvoyer à nous-mêmes. Cette interrogation serpente au travers de l'histoire de la plante curative depuis les commencements de Rudolf Steiner et de Ita Wegman, voici 100 ans.

D'une part, données et connaissances s'accumulent sur les substances que renferme le gui. Cette recherche est nécessaire, par exemple pour vérifier l'activité du gui pour l'autorisation de ses préparats, pour l'aspect juridique et médicale. Ceci est cependant relié au danger de perdre le gui au profit de la connaissance de ses substances actives et des formules chimiques dans le sous-sensible. De l'autre côté, il a de plus en plus de recherches sur les plans de la clairvoyance et de ce qui finement substantiel, où le gui dans son importance est identifié et décrit comme une haute entité spirituelle. Ici le gui est spiritualisé dans le supra-sensible et n'est plus accessible, sur ces plans, à l'être humain normal. Le caractère sensible du gui se perd donc méthodiquement dans deux directions : dans la recherche chimique-analytique sur les substances, avec les méthodes le plus souvent classiques¹ des sciences de la nature et les méthodes clairvoyantes, dont les résultats, sans références sensibles, inclinent aussi à l'abstraction. Toute interrogation et direction de recherche est justifiée et peut contribuer à apporter une nouvelle compréhension. Par exemple, une recherche avec une méthode clairvoyante, au sujet des préparats individualisés de gui selon l'efficacité des essences d'arbre-hôte spécifiques, apporte un gain de connaissance. Mais si ce travail conduit à des recommandations d'emplois et d'ordonnances sous forme de tableaux pour les médecins, de quel genre de préparat de gui pour quel type de cancer et quel type de constitution, alors ici aussi le libre processus de connaissance du patient et du médecin est sapé et, ainsi ma crainte, ce qui est authentiquement anthroposophique se voit perdu : c'est l'évolution individuelle au moyen du connaître que se trouve l'ingrédient constitutionnel de l'action du gui dans la thérapie, la prescription et la recherche des bases. Ce qui reste ensuite, serait peu distinguable des produits conventionnels qui, à cause d'effets déterminés, en arrivent à des emplois « aveugles ». Une vision déterministe et matérialiste sur la guérison et le médicament, et en définitive aussi sur l'être humain, en serait la conséquence. La possibilité, de s'occuper des questions de ce qu'est réellement guérir et ce qui est associé à une maladie, conformément à la destinée, s'échappe. Cet aspect de la collaboration avec le « médecin intérieur », est le noyau de la thérapie anthroposophique et stimuler et éveiller ce travail intérieur, comme un art du processus de guérison, est une des vertus² que le gui peut transmettre, car cela est inscrit dans son essence. Cette essence se laisse reconnaître, indépendamment du physico-chimique et/ou des attentions clairvoyantes du fait que le gui, dans notre monde sensible, est incarné et trouvable. Dans la « Mission de Michaël », Rudolf Steiner décrit le cheminement cognitif anthroposophique consistant à « apprendre et à co-resentir l'élément d'âme de la nature avec la contemplation sensible immédiate » et ceci est la « relation christique moderne à l'égard de la nature ».

Cheminement médian entre substance et esprit

La connaissance du gui jusqu'à son essence spirituelle est possible. Il existe à ce propos des exemples réussis : au moyen d'une attention portée au sensible comme point de départ et d'approfondissement de ces phénomènes observables, au moyen de l'imagination, l'inspiration et l'intuition, se laisse exercer une connaissance autonome du gui, de ses préparats ainsi que des patients. Cela semble un phénomène classique pour une célébration de centenaire, alors que l'esprit originel ne porte plus et que semble

¹ Que le commun des mortels ne connaît absolument pas et plus rarement encore celui qui s'est formé à la science goethéenne, car une telle connaissance, soi-disant « classique », le rebute. *ndt.*

² Ici le gui est une plante vertueuse qui agit de part sa qualité spirituelle propre. *ndt.*

sensée une nouvelle conscience. Or même dans la recherche sur le gui, ce jubilé peut servir une réflexion rétrospective, une estimation de ce qui a été acquis et une ouverture nouvelle. Ici, se compose une pure abondance accablante de travaux préliminaires et de groupes de travail qui ouvrent toujours et encore en partie des perspectives, à l'occasion de quoi la question devient virulente de comment réunir sensément de telles possibilités toujours diverses et produire un échange. Réfléchir soi-même sur le gui peut éventuellement être une possibilité qui réunit.

Une considération du gui

Le gui toujours vert pousse en hauteur en étant bercé dans l'espace aérien, sur de nombreux arbres indigènes. Il est toujours vert, même en hiver. Il ne perd jamais de feuilles par sénescence, comme les arbres au feuillage caduc ou d'autres plantes, au contraire, elles restent vertes, ne cessent de croître, deviennent plus grandes, jusqu'à ce qu'elles soient périodiquement rejetées. De nouvelles feuilles se sont déjà formées depuis longtemps, dans la poussée de l'année. De temps à autre on rencontre deux jusqu'à trois générations de feuilles dans le même temps sur une touffe de gui. Au plus interne, les grandes feuilles anciennes et vers l'extérieur les plus jeunes. Tout à l'extérieur, à la pointe des jeunes rameaux où se trouvent les baies, d'abord vertes, puis incolores-blanches ou bien, à la fin de l'hiver/printemps, les fleurs vert-jaunâtre inapparentes, se trouvent les feuilles les plus récentes. Elles montrent une similitude d'avec les cotylédons, les premières feuilles les plus primitives d'autres plantes à graines. Elles sont simplement édifiées, allongées et étroites. Le gui persiste pour ainsi dire dans un état de germination, visible dans la structure de ses feuilles, qui ne se différencient pas ni ne traversent de métamorphose, mais demeurent juvéniles, jusque dans son plus vieil âge.

Le gui est vert de part en part, à quelque âge on le rencontre. Une touffe de gui peut atteindre l'âge de 50-70 ans, et former alors un boule d'un mètre de diamètre, jusqu'à se rompre sous son propre poids, par exemple lors d'une tempête. Et sur les petites tiges et ramilles aussi, voire même la « racine » — ce qu'on appelle le suçoir — au moyen duquel le gui se relie au courant de sève de l'arbre hôte, il est et reste vert. Ce fait de rester-toujours-vert témoigne de nouveau de la puissante vertu juvénile du gui et d'une tendance à rester juvénile, « enfantin » ou « inépuisé ». Perçu au plan sensible-moral, ce vert communique quelque chose de vital, d'ouvert au futur et de revigorant. Cela étant, ce vert exhibe une touche de jaune³ et les feuilles ne sont pas délicates, mais au contraire rudes et rappellent le cuir. La tige est dure comme du bois. Le vert n'est qu'un « aspect » du gui. De manière polaire à cela, le gui a pareillement quelque chose « d'ancien », quelque « capacité de résistance » coriace. Il croît très lentement, forme par an et par branche, une bifurcation écartée selon un angle rigide et rigoureux avec à chaque fois deux feuilles opposées. Tout est exactement et géométriquement formé. La ramification dichotomique, orientée du centre vers l'extérieur jusqu'à la surface de la boule agit de manière stoïque, presque cadencée. Autant qu'il agit d'une manière jeune et fraîche, dans son impression de croissance et sa verueur, aussi « dinosaurien » il surgit dans son édification et sa permanence — tendu dans ces deux polarités.— Ce qui est surprenant, c'est que le gui, en dépit de tout son caractère coriace, est aussi mobil. Pour former cette boule magnifique, s'accomplit chaque année, au début de l'été, ce qu'on appelle des mouvements de nutation : la touffe se balance en entier avec branches et feuilles de-ci et de-là, naturellement très lentement durant des heures et des jours, pour ensuite, à partir une recherche « tout en ayant ainsi tâtonné » en quête d'une position très activement, en effet, elle adopte une nouvelle configuration, en s'articulant le cas échéant à son environnement actuel. La forme de boule est activement recherchée et sans cesse entretenue. En même temps elle forme son centre propre et sa circonférence, dans laquelle elle croît. Ce qui se met ainsi à rayonner dès lors dans l'espace c'est une troisième caractéristique du gui. Sa centralité ponctuelle y appartient de manière polaire. Point et circonférence s'appartiennent toujours dans une relation harmonieuse.

³ Plus exactement de « doré » ; c'est au jaune d'or, scintillant (origine solaire). *ndt*

Souveraineté suspendue dans les airs

Étant donné que le gui est chez lui dans les couronnes des arbres, on peut ressentir qu'il s'y « suspend librement », ce crée un centre propre, sur lequel il ne s'appuie pas comme d'autres végétaux, mais à partir duquel, il se crée un propre monde, son propre espace d'environnement dans lequel il rayonne. Le gui « plane » dans un monde qui lui est propre. En tant que semi-parasite et malgré sa dépendance de l'arbre-hôte, il dispose d'un haut degré d'autonomie — il active la photosynthèse et forme lui-même ainsi la grande partie de toutes les substances dont il a besoin pour l'édification de sa vie propre. De l'arbre qui l'héberge, il ne retire que de l'eau et des sels nutritifs. Il entre dans le « compromis » de prendre corps dans le monde, sans succomber à la pesanteur, sans trop adapter son essence aux conditions physiques, il s'appartient totalement et révèle dans cette situation en suspens, une présence propre maximale. Elle est une image de sa fréquentation souveraine des incertitudes de la situation terrestre, dans laquelle nous, nous sommes « jetés ».

Transposons cette image l'être humain. Lui aussi a besoin, en tant qu'individualité d'un ancrage dans le monde, d'un corps qu'il édifie à partir de substances terrestres. Celui-ci est la condition d'apparition de l'être humain. Sans lui, nous ne serions rien du tout. Mais nous sommes plus que « seulement » ce corps, nous nous éprouvons comme une personnalité avec un Je, n'appartenant entièrement qu'à nous et sur lequel nous ne pouvons nous méprendre. Le Je a besoin du corps, pour ainsi dire à l'instar d'un « je naturel », pour apparaître. La manière dont le Je se réalise dans le monde est une affaire existentielle, une crise, une interrogation, une tâche. Ce Je est aujourd'hui en danger. Partout on tente d'acquérir de l'emprise sur lui, de le rapetisser, de l'outrager, de l'opprimer ou bien, de l'autre côté, de le sur-élever, de lui donner des ailes « pour tout ». Il doit conquérir sa propre place entre négation de soi et exposition de soi égoïste, outrancière. Ce qu'on a en tête ici, ce n'est pas seulement la vie d'âme, mais encore aussi des phénomènes physiques comme des nuisances par le rehaussement d'un rayonnement radioactif de fond, l'alcool ou des substances nuisibles auxquelles nous sommes exposés par la nourriture, l'environnement dans une mesure croissante.

Gui et être humain

Comment peut-on encore se tenir « debout » aujourd'hui, appréhender consciemment son Je, devenir autonome, sans désespérer de s'endurcir ou succomber à l'égoïsme ? — Le gui est en effet là existant comme un exemple. Dans la tension entre jeunesse et sénilité, il forme son propre espace — dans la « lévitation », sans aide extérieure, totalement remis à lui-même. Ainsi peut-il aider en tant que remède, pour rapprocher l'être humain de son Je, de sorte que renforcé dans sa constitution, il puisse redevenir capable de se rattacher à lui-même. On pourrait aussi dire, le gui aide à mettre en accord le je quotidien avec le Je supérieur.

Le gui, avec ses feuilles qui ressemblent à des cotylédons, la dichotomie rigide de sa ramification, en formant un espace entourant là-haut dans les airs, exprime son essence dans cette geste. Une juvénilité mûre dès le commencement, lignifiée, raide et coriace. Il pousse très lentement, fleurit et fructifie en hiver, mais reste toujours vert jusque dans sa « racine ». Il manifeste ainsi une sagesse immémoriale, appariée à une vie stimulante, orientée vers une vigueur intérieure et centrée. Il révèle en image comment on peut avoir son Je aussi présent dans la périphérie, de sorte que l'on trouve un centre sûr en étant « suspendu dans les airs », une présence avec un rayonnement qui possède son originalité, sans s'isoler de ce qui l'entoure. Chaque année le gui reforme l'espace de sa boule en le faisant passer par un « état de quête » ! Feuilles et rameaux accomplissent alors un « mouvement de quête oscillante » jusqu'à ce que la structure spatiale qui convient à l'environnement actuel, soit activement découverte.

Allons plus loin, percevons que le gui n'est pas seulement ce que nous observons là-haut sur l'arbre qui l'héberge, mais au contraire que le gui est un être, en soi qui dispose aussi d'une intériorité. L'élément

sensible du gui peut nous la manifester en faisant de nous des compagnons d'un voyage de découvertes vers l'intériorité de la nature, laquelle est en même temps aussi notre propre nature. — Dans cette image repose la signature de son effet guérissant. Sur le plan constitutionnel, le gui aide à devenir un être Je-humain. À mener une vie qui peut souverainement réaliser les impulsions propres. Il aide à devenir cosmopolite, d'une brusque secousse, il replace le Je dans le corps.⁴

Tourner le regard de neuf

La connaissance peut déjà grandir de cette brève considération que le gui est un remède universel. Qu'il est actif contre le cancer, cela fait sens sur la base de son potentiel guérisseur englobant. Mais il n'est pas seulement un remède spécifique contre le cancer, c'est un remède fondamental, par le fait qu'il éveille des impulsions-Je dans les structures corporelles le plus souvent endurcies, aide à intégrer des intentions-Je et de ce fait à actualiser le corps d'avec son essence spirituelle. Cet effet de base est aussi une geste de Guérison qui aide à vaincre le cancer dans le corps. Que le gui, jusqu'à présent fut le plus souvent relié strictement au cancer, quelques êtres humains ressentent cela aujourd'hui comme une sorte de « d'emprisonnement occulte ». Il ne peut pas ainsi développer éventuellement son potentiel qui va bien au-delà. Le regard sur la totalité de ce potentiel, éventuellement bien plus immense, a été en quelque sorte retenu en arrière, dans le « cancer ». « Cent ans » peuvent — et c'est à souhaiter pour le gui et pour les êtres humains qui pourront en profiter — non seulement signifier une nouvelle conscience cognitive, mais plus encore une ouverture et un élargissement fondamentaux pour voir intuitivement ce qu'est et peut être le gui. Être humain et gui ont évolué tous deux ensemble pendant cent ans — déjà rien qu'au moyen de leur parenté d'expression sensible-morale — en se renvoyant l'un à l'autre, pour continuer d'évoluer dans le futur, en apportant la guérison.

Das Goetheanum 28-29/2017.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Les notes du traducteur sont sous sa seule responsabilité.

⁴ À l'instar du Christ qui, cloué sur la croix de bois restaura le Je de l'humanité, le gui au sucoir profondément rivé au bois de son hôte, restaure le Je à sa juste place dans les corps de l'être humain. *ndt*